

# ANTHROPEN

Le dictionnaire francophone d'anthropologie ancré dans le contemporain

## POSITIONNALITÉ

Balla, Séraphin

Département d'anthropologie de l'Université de Yaoundé I, Cameroun, et associé au Département d'anthropologie de l'Université Laval, Canada

Date de publication : 2024-07-01

DOI : <https://doi.org/10.47854/gea2f270>

[Voir d'autres entrées dans le dictionnaire](#)

Dans les sciences sociales, le concept de positionnalité connaît des fortunes diverses pour rendre compte des influences multiples qui colorent le travail scientifique. Il est généralement admis que les géographes sont les premiers à l'avoir théorisé (Sultana 2015), mais c'est dans les études féministes qu'il a eu un premier retentissement, avant de connaître une ferveur heuristique dans d'autres disciplines, comme l'anthropologie. Dans son acception courante, la positionnalité réfère à l'impact des structures de pouvoir explicites et implicites sur le processus de recherche, sur les relations entre le/la chercheur-e et son terrain de recherche, ainsi que sur le transfert des connaissances (Chacko 2004). En filigrane, il y a l'idée que la situation (historique, sociale, politique, économique) d'un-e chercheur-e influence ses orientations épistémologiques (Holmes 2020).

Toutefois, le terme positionnalité n'est ni figé, ni consensuel. Dans la littérature anglophone par exemple, le mot *positionality* est parfois préféré à *positioning*, mais en toile de fond, il y a toujours l'idée qu'à cause de ses caractéristiques individuelles (sexe, âge, race, etc.), ses valeurs, ses affinités, ses affiliations et les traditions dans lesquelles il/elle s'enracine, le/la chercheur-e ne peut prétendre à la neutralité totale (Gratiollet 2022 ; Ela 2007). Même à ses dépens, sa subjectivité déteint sur son travail, qu'il s'agisse du choix du sujet, des méthodes et des stratégies de divulgation des résultats. La positionnalité dans ce sens est donc étroitement liée aux notions de réflexivité et de neutralité (Holmes 2020 ; Rowe 2014). La réflexivité est l'attention que le/la chercheur-e est appelé(e) à porter sur la part subjective de ses choix dans le processus de recherche. Elle rame à contre-courant de la neutralité, souvent comprise comme l'absence de parti pris, critère important de la validité du savoir scientifique dans l'épistémologie moderne (Singleton 2011). L'intérêt pour la réflexivité depuis les années 1950 représente donc un tournant puisqu'elle permet de s'affranchir de l'orthodoxie méthodologique et de valoriser l'héritage de la phénoménologie dans de nouvelles pratiques de recherche (Meintel 2016).

ISSN : 2561-5807, Anthropen, Université Laval, 2021. Ceci est un texte en libre accès diffusé sous la licence CC-BY-NC-ND, <https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

Citer cette entrée : Balla, Séraphin, 2024, « Positionnalité », *Anthropen*. <https://doi.org/10.47854/gea2f270>

Tout cela arrive dans un contexte mondial où les identités sont de plus en plus essentialisées et particularisées : on déprécie la factualité, on accorde du crédit aux expériences vécues, de la déférence envers les émotions et sentiments (Gratiollet 2022). Autoréflexion et autoévaluation doivent désormais conduire le/la chercheur·e à dévoiler comment ses caractéristiques individuelles, ou plus globalement son identité, interfèrent avec son travail. C'est ainsi que les concepts de chercheur natif (*insider*) et chercheur étranger (*outsider*) sont devenus centraux pour débattre de l'identité du chercheur, mais très souvent dans une logique dichotomique. En réaction à cette dichotomie, d'autres développements théoriques récents, dont les concepts « d'implexité » (Kohn 2001) et « d'intersectionnalité » (Crenshaw 1989), démontrent au contraire le caractère fluctuant et multiple de l'identité du chercheur.

Le corpus théorique sur la positionnalité est alors d'une grande hétérogénéité, mais il y a un relatif consensus sur l'idée que c'est dans la philosophie « postmoderne », dont la ligne argumentaire est de relativiser l'universalisme moderne, que les débats théoriques sur la positionnalité trouvent leur tremplin. Il convient donc de mettre d'abord en relief ces fondements philosophiques de la positionnalité pour ensuite mieux situer la réflexivité comme héritière de de la phénoménologie, parce qu'elle fait de l'expérience vécue un outil inductif dans le travail scientifique. Ladite réflexivité va au-delà du binarisme *insider/outsider* ; d'où l'intérêt heuristique des concepts « d'implexité » et « d'intersectionnalité » pour appréhender l'identité et la position du chercheur comme étant plutôt fluctuante et multiple.

Dans la philosophie moderne, on décèle déjà une certaine préoccupation à prendre conscience du « soi » dans l'acte de penser. C'est le cas du cogito cartésien, de la dualité entre sujet et citoyen de Rousseau, de la transcendance de la conscience de soi de Kant, du penseur subjectif de Kierkegaard, du sujet face au monde de Husserl, ou encore de la subjectivité impliquée de Ricoeur, qui sont autant de conceptualisations de la part subjective de toute production scientifique (Gratiollet 2022 : 20). Toutefois, c'est avec la théorie critique et le courant postmoderne que la théorisation de la positionnalité va commencer à s'amorcer. Ces deux courants de pensée s'inscrivent dans la relecture des travaux de Marx par l'École de Francfort. Leur point commun est de relativiser les prétentions d'universalité de l'épistémologie moderne et de souligner au contraire les contextes historiques qui l'ont déterminée. Sous la houlette de philosophes tels que Horkheimer, Fromm, Lukacs, Habermas, Adorno, etc., la théorie critique (contrairement à la théorie traditionnelle), soutient que toute analyse doit s'ouvrir à un retour réflexif sur elle-même. Dans une logique d'émancipation des Lumières, elle réfute l'idée d'une rationalité totalisante et atemporelle et invite à s'affranchir de toutes les forces de domination, y compris le dogmatisme de la modernité. Habermas (1968) dira à ce sujet que cette connaissance émancipatoire trouve sa source dans la raison elle-même et qu'elle devrait conduire à prendre conscience des structures de pouvoir, quel que soit l'objet de recherche (Gratiollet 2022 ; Holmes 2020 ; Muhammad *et al.* 2015). Le traitement d'un sujet fait donc l'objet d'une constellation de postures et l'objectivité d'un·e chercheur·e tient à sa capacité à reconnaître le caractère incarné de sa posture, et donc, les influences diverses liées à sa propre trajectoire individuelle dans la société étudiée. La théorie critique et le « postmodernisme » se rejoignent sur ce point.

La postmodernité, faut-il le préciser, regroupe un ensemble d'idées opposées à l'universalité de la raison (kantienne) et à la rationalité normative (de Hegel). Latour (2007) a ainsi forgé le concept d'anthropologie symétrique pour montrer le caractère illusoire de l'objectivité moderne, car l'expérience vécue, les valeurs, la morale, l'ethnocentrisme sont autant d'éléments qui interfèrent avec la démarche de recherche. Cela étant, les notions de « subjectivité » et « d'hétérogénéité des perspectives » prennent le pas sur celles « d'objectivité », de « neutralité » (du chercheur), de « raison » et de « vérité ». La subjectivité devient un outil de la pratique scientifique, tandis que la neutralité est entachée de soupçons (Meintel 2016 ; Jackson 1989).

En effet, dans l'épistémologie moderne, la factualité et la rationalité sont de mise pour la rigueur scientifique (Latour 2007), ce qui requiert une distanciation d'avec l'objet de recherche. Le chercheur doit faire abstraction des préjugés et des prénotions sur le sujet étudié, et relativiser ses propres valeurs culturelles pour mieux comprendre la réalité des autres. C'est cela l'effort de neutralité et d'objectivation de la chose investiguée. Étymologiquement, la neutralité (*ne + uter*) signifie ni l'un ni l'autre, ni actif, ni passif, ne pas prendre fait et cause, rester au-dessus de la mêlée (Singleton 2011). Ainsi définie, la neutralité est critère d'objectivité dans l'épistémologie moderne. La pratique ethnographique prétendument neutre et objective dispensait alors les ethnologues de donner des précisions sur leur rapport personnel avec le sujet étudié. Si précisions il y avait, elles n'étaient pas incluses dans le texte scientifique, mais reléguées à l'infra-texte (Géraud *et al.* 2016).

Pourtant, la question de savoir s'il est réellement possible de limiter, de la façon la plus absolue, les interférences des affects avec le processus de recherche, a continué à se poser. C'est ainsi que les débats y afférents ont peu à peu conduit à admettre que sur le terrain ethnographique, l'observateur est lui-même une partie de son observation (Jackson 1989 ; Fabian 2001 ; Ela 2007). On admet aussi que sa capacité à objectiver sa position par rapport à son objet d'étude est même un indice de crédibilité et d'objectivité, objectivité alors appréhendée comme une construction, et non plus comme un « en soi » des choses (Bourdieu 2003 ; Géraud *et al.* 2016 ; Singleton 2011). Par conséquent, les projets de recherche et l'écriture scientifique intègrent la réflexivité comme un moyen de stimuler un scepticisme informé, c'est-à-dire la remise en question de l'autorité de chaque source de connaissance, y compris soi-même (Ela 2007).

Dans les sciences sociales, la neutralité axiologique de Weber (1904), entendue comme la prise de distance avec les jugements de valeurs par une posture sceptique à l'égard des thèses normatives, reste un classique dans les débats sur la prise en compte de l'implication du chercheur dans son objet de recherche. Le postulat ici est qu'on regarde toujours les choses à travers des lunettes singulières (Beaubatie 2023 ; Bourdieu 2001). Même la langue utilisée est une construction sociale, tout comme les traductions et le sens donné aux mots sont souvent subjectivement chargés (Holmes 2020). De ce point de vue, Geertz (1973) est une figure importante du tournant réflexif en anthropologie, avec son approche interprétative inspirée par les traditions de l'analyse et de l'herméneutique littéraire. Pour lui, le langage auquel le/la chercheur·e a recours n'est pas transparent, car les textes scientifiques renferment des stratégies discursives visant autant à convaincre le lecteur qu'à présenter des

faits. Toute description est avant tout interprétation de celui qui décrit. Geertz ne critique pas cet état des choses, mais appelle simplement à en être conscient par la réflexivité, comme le fait également Bourdieu (2003). Le travail de collecte, d'analyse des données et de diffusion des résultats est alors indéniablement coloré par les valeurs, les croyances, les allégeances idéologiques, etc. Le/la chercheur-e analyse et interprète selon son identité sexuelle, sa situation historique et géographique, son origine ethnique, sa race, sa classe sociale et son statut, ses (handicaps) capacités, etc. Tous ces facteurs, loin d'enrayer la production des connaissances, en déterminent plutôt les conditions de possibilité (Fabian 2001). Autoréflexion, introspection, autoévaluation sont donc autant de variantes lexicologiques qui sont corollaires de la réflexivité, dont l'objectif est de clarifier le rapport entre l'identité du chercheur et son terrain d'investigation (Gratiollet 2022 ; Holmes 2020).

Le concept d'*insider* est utilisé pour désigner un-e chercheur-e dont les caractéristiques personnelles (sexe, race, couleur de peau, classe sociale, orientation sexuelle, etc.) lui confèrent une « familiarité vécue » et une connaissance *a priori* du groupe étudié. De la même façon que le concept « émique » renvoie au discours interne à la société, l'*insider*, contrairement à celui qui regarde du dehors (*outsider*), est lui-même membre du groupe étudié. Une description émique (vision interne de la réalité) est faite par ceux ou celles qui appartiennent à la culture étudiée. Elle valorise les concepts locaux, c'est-à-dire ceux utilisés par les acteurs eux-mêmes, en reprenant tels quels l'orthographe et la grammaire, afin que la véritable « voix » des participants à la recherche puisse être entendue (Holmes 2020). Il faut reconnaître ici les bases de la *standpoint theory* (Harding 1986) et des *situated knowledges* (Haraway 1988), théories valorisant toutes deux le « privilège épistémique », c'est-à-dire la connaissance qu'une personne a elle-même d'un phénomène, du fait de son rapport unique avec ce phénomène.

La *standpoint theory* se développe dans le sillage des études féministes à partir du constat de la faible représentativité des femmes dans les sciences et de la permanence de nombreux préjugés sexistes dans les discours scientifiques. Elle défend l'idée que les femmes sont mieux placées pour parler elles-mêmes des discriminations dont elles font l'objet et que cette connaissance de leur situation peut constituer un outil méthodologique pertinent. L'expérience vécue est alors reconnue comme source de savoir, expérience qui émane à la fois des affects et des relations particulières que les personnes ont avec le monde dans lequel elles vivent. Le récit que les personnes peuvent produire sur leur réalité fait donc figure d'outil unique pour entrer dans cette réalité et la comprendre. Le vécu acquiert donc autant d'intérêt, sinon plus que les faits : c'est la base de l'anthropologie expérientielle (Meintel 2016). Le postulat ici est que les personnes qui vivent une situation donnée sont mieux informées et conscientes de cette réalité que celles qui, comme dans le cas des *outsiders*, n'en ont pas une connaissance directe par le vécu (Gratiollet 2022).

En conséquence, on devrait admettre le caractère incarné de toute perspective scientifique. C'est là l'idée que Haraway (1988) veut traduire par le concept de *situated knowledges*, et qui conteste toute prétention à l'atemporalité et à la neutralité des approches scientifiques. Le principe des savoirs situés est qu'on parle toujours de quelque part. Dès lors, l'élaboration du savoir scientifique est empreinte de toutes les tensions politiques et sociales qui, dans le modèle scientifique moderne, sont tenues

à l'écart de la conduite de la recherche (Chacko 2004 ; Gratiollet 2022 ; Haraway 1988). L'*insider* a ainsi l'avantage d'accéder plus facilement à la culture étudiée, sans choc culturel. Ses connaissances *a priori*, notamment la langue, les indices non verbaux, les codes culturels de l'altérité et les civilités d'usage lui permettent de poser de bonnes questions, d'identifier plus facilement les détenteurs d'enjeux et les informateurs clés, là où l'*outsider* mettra du temps à établir des relations de confiance (Balla 2022 ; Berger 2015 ; Chacko 2004 ; Holmes 2020). On le crédite aussi de la capacité de produire des descriptions plus « épaisses », au sens geertzien du terme. Toutefois, sa familiarité avec son milieu peut, à ses dépens, inhiber son esprit critique et sa capacité de déceler la nouveauté, l'ambigu et le tabou. Autant le fait d'être engagé dans les affaires intérieures peut lui faciliter beaucoup de choses, autant cela peut le priver de l'accès à des informations sensibles, que l'on confierait plus facilement à un étranger. Son analyse est aussi plus susceptible d'introduire inconsciemment des biais, à cause précisément de sa familiarité et de sa sympathie envers le monde qui est le sien. Or, c'est précisément parce que le/la chercheur·e étranger·e peut s'étonner, s'émouvoir, se laisser déstabiliser, qu'il/elle est en mesure d'appréhender la réalité sous un angle original, d'apporter, via son approche étique, la nouveauté et de se détacher des préjugés internes aux groupes sociaux qu'il étudie (Balla 2022 ; Holmes 2020).

De nombreuses critiques se sont élevées contre cette dichotomie *insider* (émique)/*outsider* (étique), en pointant son artificialité et la nature plutôt fluctuante et multiple de l'identité du chercheur. On admet ici que durant le processus de recherche, les chercheurs ont plusieurs identités à gérer en fonction du moment, du lieu, des participants et du sujet. À mesure que surviennent des situations impliquant des valeurs différentes, différents statuts sont également activés et les lignes de séparation se déplacent (Holmes 2020 ; Merton 1972 ; Muhammad *et al.* 2015). Les concepts « d'impléxité » et « d'intersectionnalité » sont alors apparus pour démontrer cette réversibilité de l'identité du chercheur.

Il faut rappeler que les processus par lesquels le chercheur négocie son acceptation, établit et reconstitue ses relations sur le terrain ethnographique, se font toujours dans des circonstances changeantes et en fonction de son identité (Chacko 2004). L'identité est un phénomène complexe, à la fois fluide, dynamique et situationnel (Muhammad *et al.* 2015). Certes, il y a des aspects plus stables de l'identité – par exemple, le sexe, la taille et la couleur de la peau sont fixes –, mais d'autres, comme les opinions politiques, l'histoire de vie personnelle et les expériences sont plus fluides, subjectifs et contextuels (Holmes 2020). Il y a également le pouvoir et les privilèges qui peuvent être concédés à un chercheur en raison de sa classe sociale, de son éducation, de ses origines, etc. (Muhammad *et al.* 2015). Le concept « d'impléxité » traduit alors l'idée d'une multiplicité d'identités et de relations du chercheur sur le terrain de la recherche. Il y a une sorte « d'intrication » ou « d'enchevêtrement » des positions du chercheur (Gratiollet 2022 ; Kohn 2001) qui affecte l'accès aux informateurs, la teneur et les résultats des rencontres, ainsi que la production des connaissances (Chacko 2004 ; Muhammad *et al.* 2015).

Dans les études féministes, l'intersectionnalité renvoie aussi à cette multidimensionnalité des identités individuelles et de leurs combinaisons. Elle met en lumière les sources croisées de l'identité du chercheur et la manière dont elles peuvent

façonner les décisions méthodologiques, théoriques et éthiques à chaque phase de l'investigation. Les identités multiples peuvent être simultanées, interdépendantes et parfois contradictoires, et chacune a ses implications et contraintes sur le champ des relations sociales (Crenshaw 1989 ; Muhammad *et al.* 2015). En fonction de ses identités, un chercheur pourra ainsi être alternativement dépositaire d'un privilège ou d'un pouvoir. De la même façon, les positionnements sur le terrain ethnographique suscitent des attentes informelles, mais prégnantes, qui conditionnent la crédibilité et la confiance accordées au chercheur. C'est la réflexivité qui aidera alors le chercheur à admettre le caractère construit de toute perception humaine, l'inévitabilité de l'interaction réversible entre observateur et observé, laquelle interaction est un moyen phénoménologique de production des connaissances (Gratiollet 2022 ; Holmes 2020 ; Muhammad *et al.* 2015).

Somme toute, le projet épistémologique de la positionnalité est de rompre avec les acquis modernes du travail scientifique qui tenaient le chercheur à distance de l'objet et des sujets de sa recherche. Désormais, les affects et l'expérience vécue constituent le privilège épistémique et sont reconnus comme des sources pertinentes de production des connaissances. C'est dans la philosophie postmoderne et dans la tradition de la pensée féministe que se situent les bases de la remise en question de la distanciation du chercheur d'avec sa recherche, mais la mondialisation et l'ère néolibérale semblent avoir accéléré ce revirement épistémologique. Désormais, l'introspection et le dévoilement de la profondeur subjective du chercheur participent de la transparence, et donc de la scientificité du processus de recherche. C'est ce que recouvre la notion de réflexivité. Elle est communément considérée comme le dialogue interne qui conduit à l'autoévaluation critique de la position du chercheur. La position comprend les caractéristiques personnelles telles que le sexe, la race, l'affiliation, l'âge, l'orientation sexuelle, le statut d'immigration, les expériences personnelles, la tradition linguistique, les croyances, les préjugés, les préférences, les positions théoriques, politiques et idéologiques et les réponses émotionnelles aux participants (Berger 2015).

Le retour réflexif du chercheur le conduit alors à reconnaître et à assumer la responsabilité de sa propre position, ainsi que de l'effet qu'elle peut avoir sur les personnes étudiées, les questions posées, les données collectées et leur interprétation. En tant que telle, la réflexivité remet en question la conception de la production de connaissances comme étant indépendante du chercheur qui la produit (Beaubatie 2023 ; Berger 2015). L'expérience vécue est ainsi valorisée comme une source pertinente de connaissance, tandis que l'identité du chercheur est reconnue comme n'étant pas figée. Pour aborder la question de l'identité du chercheur, les premiers écrits en sociologie et en anthropologie partaient d'une perspective dichotomique entre étranger et intérieur, chaque position présentant des avantages et des défis. Lorsqu'un phénomène étranger est considéré avec neutralité, on court le risque d'être limité dans sa compréhension profonde ; en revanche, si un *insider* a plus facilement accès à certaines informations, sa familiarité avec le phénomène l'expose à de potentiels biais. C'est pourquoi des écrits plus récents soulignent la complexité des relations entre les chercheur·e·s et leurs terrains de recherche. Ils admettent ainsi la nature dynamique et multidimensionnelle de l'identité du chercheur au-delà des frontières entre *insider* et *outsider* (Muhammad *et al.* 2015).

En définitive, la positionnalité concrétise l'idéologisation du fait identitaire et la centralité des opinions personnelles qui caractérisent notre époque. Elle est porteuse d'enjeux épistémologiques qui vont à rebours des idéaux d'objectivité et d'universalité qui ont longtemps balisé la recherche universitaire. Comme le fait si bien remarquer Beaubatie (2023), ce revirement épistémologique laisse toutefois de nombreuses questions en suspens, dont celle de comment savoir si l'on a suffisamment accès à soi-même pour en tirer ainsi les conséquences ? Les débats sur le « réflexe réflexif » (Bourdieu 2001) en sciences sociales ont encore de beaux jours devant eux.

## Références

Balla, S., 2022, « Positionnalité et réflexivité. Retour sur quelques incidents ethnographiques sur des terrains du "proche" (Yaoundé) et du "lointain" (Montréal) », *ethnographiques.org*, (39), <https://www.ethnographiques.org/2020/Balla>

Beaubatie, E., 2023, « Savoirs multisitués. Les reliefs de la positionnalité », *Raisons politiques*, 89 (1) : 25-42, <https://doi.org/10.3917/rai.23.0025>

Berger, R., 2015, « Now I see it, now I don't: Researcher's position and reflexivity in qualitative research », *Qualitative Research*, 15 (2) : 219-234, <https://doi.org/10.1177/1468794112468475>

Bourdieu, P., 2003, « L'objectivation participante », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 150 (5) : 43, <https://doi.org/10.3917/arss.150.0043>

Bourdieu, P., 2001, *Science de la science et réflexivité. Cours du Collège de France (2000-2001)*, Paris, Raisons d'agir, <http://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb37660586j>

Chacko, E., 2004, « Positionality and Praxis: Fieldwork Experiences in Rural India », *Singapore Journal of Tropical Geography*, 25 (1) : 51-63, <https://doi.org/10.1111/j.0129-7619.2004.00172.x>

Crenshaw, K., 1989, « Demarginalizing the Intersection of Race and Sex: a Black Feminist Critique of Discrimination Doctrine, Feminist Theory and Antiracist Practice », *University of Chicago Legal Forum*, 89 : 139-167.

Ela, J.M., 2007, *Recherche scientifique et crise de la rationalité*, Paris, L'Harmattan.

Geertz, Clifford, 1973, *The interpretation of cultures: Selected essays*, New York, Basic Books, <https://bac-lac.on.worldcat.org/oclc/737285>

Géraud, M.-O., O. Leservoies et R. Pottier (dir.), 2016, « Chapitre 2. Méthodes I », in *Les notions clés de l'ethnologie. Analyses et textes*, Paris, Armand Colin : 23-38, <https://www.cairn.info/les-notions-cles-de-l-ethnologie--9782200615550-p-23.htm>

Gratiollet, T., 2022, « Positionnalité et idéologisation de l'identité. La construction politique de la connaissance à l'ère post-vérité », mémoire de maîtrise en science politique, Université de Montréal, <http://hdl.handle.net/1866/27117>

Haraway, D., 1988, « Situated knowledges: The science question in feminism and the privilege of partial perspective », *Feminist Studies*, 14 (3): 575-599, <https://doi.org/10.2307/3178066>

Harding, S., 1986, *The science question in feminism*, Ithaca, Cornell University Press.

Holmes, A.G.D., 2020, « Researcher Positionality: A Consideration of Its Influence and Place in Qualitative Research - A New Researcher Guide », *Shanlax International Journal of Education*, 8 (4), <https://files.eric.ed.gov/fulltext/EJ1268044.pdf>

Jackson, M., 1996, *Things as They Are: New Directions in Phenomenological Anthropology*, Bloomington, Indiana University Press.

Kohn, R.C., 2001, « Les positions enchevêtrées de praticien-qui-devient-chercheur, praticien et chercheur », in M.-P. Mackiewicz (dir.), *Praticien et chercheur. Parcours dans le champ social*, Paris, L'Harmattan : 15-38.

Latour, B., 2007 [1997], *Nous n'avons jamais été modernes. Essai d'anthropologie symétrique*, Paris, La Découverte.

Meintel, D., 2016, « Anthropologie expérientielle », *Anthropen*, <https://doi.org/10.17184/eac.anthropen.002>

Merton, R.K., 1972, « Insiders and Outsiders: A Chapter in the Sociology of Knowledge », *American Journal of Sociology*, 78 (1): 9-47, <https://doi.org/10.1086/225294>

Muhammad, M., N. Wallerstein, A.L. Sussman, M. Avila, L. Belone et B. Duran, 2015, « Reflections on Researcher Identity and Power: The Impact of Positionality on Community Based Participatory Research (CBPR) Processes and Outcomes », *Critical Sociology*, 41 (7-8) : 1045-1063, <https://doi.org/10.1177/0896920513516025>

Rowe, W., 2014, « Positionality », in D. Coghlan et M. Brydon-Miller (dir.), *The SAGE Encyclopedia of Action Research*, Los Angeles, New Delhi, Londres, Singapour, Washington, Sage, <https://edc.savehums.ac.ir/file/download/page/1618645869-david-coghlan-mary-brydon-miller-the-sage-encyclopedia-of-action-research-sage-publications-ltd-2014-min.pdf>

Singleton, M., 2011, « Le non-lieu de la neutralité "laïque" », *Anthropologie et Sociétés*, 35 (3) : 189-208, <https://doi.org/10.7202/1007862ar>

Sultana, F., 2015, « Reflexivity, Positionality and Participatory Ethics: Negotiating Fieldwork Dilemmas in International Research », *ACME: An International Journal for Critical Geographies*, 6 (3) : 374-385, <https://acme-journal.org/index.php/acme/article/view/786>